

—Mais que peut-il donc faire pour moi, quand je n'ai plus ni énergie, ni volonté; quand je suis découragé et désespéré? se demandait-il.....

Mais je me creuse la tête, en vain, je ne comprends pas, non je ne comprends pas!.....

Mais quel homme est-ce donc, que ce comte de Rogas! s'écria-t-il.

Au bout d'un instant il jeta les yeux sur une pendule.

—Neuf heures vont sonner, murmura-t-il, mon mystérieux ami ne tardera pas à arriver.

Presque aussitôt un bruit de pas retentit dans l'antichambre. Une porte s'ouvrit, un vieux domestique se montra dans l'encadrement et annonça :

—Monsieur le comte de Rogas.

Le jeune homme bondit sur ses jambes et, la main tendue, marcha précipitamment à la rencontre du Portugais.

—Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas? dit José en serrant la main du comte de Montgarin.

—On ne peut-être plus exact; neuf heures sonnent.

—Pour moi, mon cher comte, l'exactitude est une loi.

Le domestique avait disparu. José ferma lui-même la porte du salon.

Le faux comte, toujours vêtu à la dernière mode, portait ce jour-là un costume de ville très élégant. Un superbe saphir étincelait sur sa cravate de soie noire.

—Comte, veuillez vous asseoir, lui dit Ludovic.

—Oui, asseyons-nous et mettons-nous à notre aise, car notre conversation sera un peu longue.

Tous deux prirent place sur le canapé.

—J'ai pensé que vous voudriez bien accepter mon modeste déjeuner, reprit le jeune homme, et j'ai donné des ordres en conséquence.

—Mon cher Ludovic, continua José, je ne demande qu'à vous être agréable; j'accepte donc votre invitation. Votre situation ne me paraît pas aussi difficile, aussi désespéré que vous me le disiez hier; puisque vous avez pu garder vos domestiques.

—Deux seulement, le mari et la femme: ce sont d'anciens serviteurs de mon père,

qui m'ont vu naître, et grandir. Leur affection et leur dévouement sont à toute épreuve. Sans connaître exactement ma position, ils savent que j'ai de grands embarras d'argent. Quand il y a deux mois, j'ai vendu mes chevaux et mes voitures et congédié mon cocher et mon valet de pied, je leur ai dit que je me trouvais forcé de me séparer d'eux. Alors la femme s'est mise à pleurer et le vieux François m'a déclaré qu'ils ne me quitteraient jamais et qu'ils voulaient rester près de moi, quand même pour me servir. Dans cette circonstance, aucun calcul d'intérêt n'a dirigé la conduite de ces braves gens. En effet, non-seulement ils ne touchent pas leurs gages, mais depuis quelque temps ce sont eux qui se chargent des dépenses de la maison, en prenant sur l'argent qu'ils ont économisé pendant plus de quarante années de service.

—C'est vraiment de l'affection et du dévouement.

—Et voilà où j'en suis, de Rogas, c'est horrible!

—Horrible, non, c'est seulement pénible; mais j'espère que, bientôt, nous mettrons ordre à cela. Vous étiez encore très agité, ce matin, à deux heures, quand nous nous sommes séparés; je vous retrouve plus tranquille, la fièvre s'est calmée; nous allons pouvoir causer sérieusement. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit chez la baronne?

—Oui, très bien.

—Je vous avoue, mon cher, que vous m'avez effrayé. Est-ce que vous avez toujours la pensée du suicide?

—Oui.

—Il faut qu'elle disparaisse; du reste, c'est pour cela que je suis ici. Je connais aussi bien que vous quels sont les embarras de votre situation. Enfermé dans un cercle, vous avez tourné autour pour trouver des issues, et vous avez songé au suicide qui est, en effet, une porte de sortie. Mais cette porte, derrière laquelle il n'y a plus rien, n'est pas la seule qui existe. Je suis à peu près certain que, en cherchant bien, nous en trouverons une autre, que je vous aiderai à ouvrir.

Vous n'avez pas à me raconter votre histoire, je la connais. C'est la mienne,